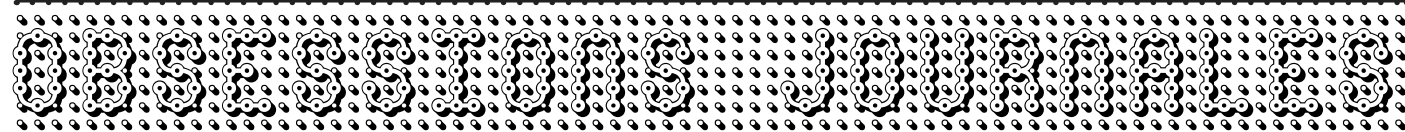


# LE DEBOULEMENT

PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE



La vie sociale, culturelle qui n'est d'ailleurs que la vie journaliste, est une manie, une névrose. Elle fait partie de ces toxicomanies impossibles à extirper parce qu'elles se greffent sur des besoins « réels ».

L'héroïne, le tabac, l'alcool, le smartphone ou la télé, on peut toujours s'en passer. Mais la nourriture, les « nouvelles », voilà qui est plus difficile à stopper complètement.

Pourtant l'actualité n'est pas aussi « vitale » que l'alimentation - mais leur consommation à toutes deux est incitée à en faire perdre la raison; impossible d'y échapper. Dedans, dehors, tout hurle et « réclame ».

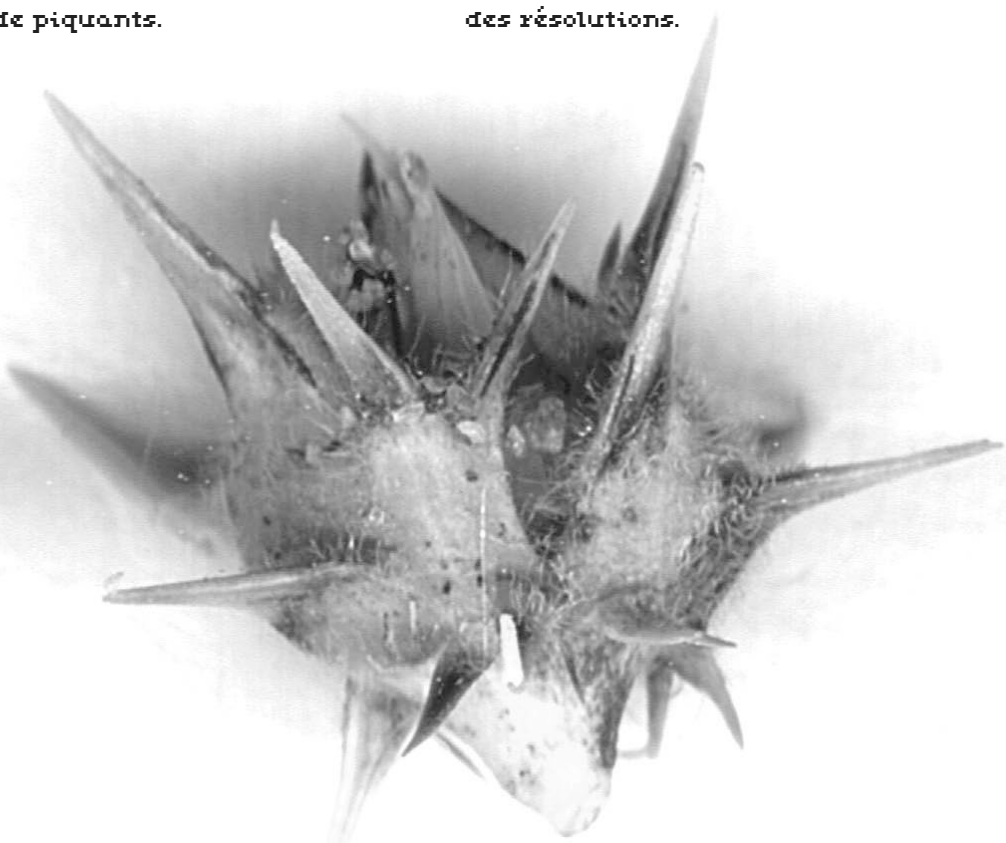
Nos laboratoires eux-mêmes travaillent nuit et jour à la mise au point technique de nouveaux moyens d'obséder et d'accaparer, plus viraux encore. À cette intention nous observons la manière dont la nature, les plantes par exemple, perfectionne ses manières de gagner en surface de déploiement, en toute circonstance, avec une opiniâtreté invisible et constante.

Ainsi se ramasse-t-il dans certains prés, à l'heure actuelle, des graines entourées de piquants si fins et si durs, que l'on croit marcher sur une braise quand on y pose le pied. Ces graines d'une

capacité exceptionnelle de solidité et d'agrippement indiquent une concentration sur les conditions de vie dont l'homme est bien incapable. Les organismes plus « simples » que lui progressent beaucoup plus rapidement. Nous proposons de nous inspirer de ces organismes pour implanter notre volonté plus sûrement et plus définitivement.

Mais comme nous ne sommes pas des plantes, il ne servira à rien de manipuler génétiquement les bébés pour qu'ils naissent dans des bogues protecteurs hérissés de piquants.

Nous suggérons plutôt des formes esthétiques s'adressant à la pensée : le gigalogo en est la meilleure démonstration et mise en pratique : là pourra s'assujettir fermement une architecture permettant une évolution radicale de l'homme nanti alors d'un signe pour subvenir à la plupart de ses besoins, moraux, commerciaux, sociaux, artistiques, etc. qui n'obséderont plus tant, ou en tout cas, d'une façon moins démente et plus efficace, qui pourra même s'oublier un peu - ou encore moins. C'est tout le piquant des résolutions.



# L'inexistentialisme

Courant créé en France au 20<sup>e</sup> siècle, inspiré par un malentendu ignare de la philosophie (allemande). À la suite d'un puissant mouvement pessimiste en Europe au lendemain de la RevFra, le romantisme orienta la pensée vers les idées de détresse, d'isolement, de morosité et de désespoir sans issue. C'est de ce climat que naquirent les grands élans du 19<sup>e</sup> siècle, Schopenhauer, Wagner, Nietzsche; même l'élaboration tout autre que Heidegger initie conserve cette atmosphère morbide et cafardeuse, du moins elle a le malheur d'en avoir l'apparence. Ce ne sont en effet que certains aspects, les plus sinistres, et donc les plus dépassés, qui sont repris alors en France comme une mode nouvelle où tout doit être terrible, noir, tourné vers la mort et la destruction. C'est à un post-post-romantisme, vrai nécromantisme, qu'on as-

## Le "besoin"

Le modèle absolu de l'objet ou du service qui se propose à la vente est le stupéfiant. Il ne doit procurer qu'une satisfaction passagère, jamais véritable, un vertige c'est le mieux, et plonger le plus vite possible dans le manque. Le "besoin", nourriture, vêtements, eau même, n'a pas d'autre modèle que le toxique, alcool ou autre.

siste, et qui finira au supermarché au 21<sup>e</sup> siècle, rayon t-shirt (qui fera la généalogie du magasin? Il est d'usage de mépriser les étagères de ce temple, comme s'il était la contrepartie vulgaire de la vraie culture noble. C'est mal comprendre. Chaque millimètre de l'Hyper à une histoire à raconter, la grande surface est par essence le lieu qui déploie la culture dans ses moindres détails, et d'où il faudrait savoir décrypter l'histoire dans sa destinée). Il faut s'habiller en noir et fumer des cigarettes, conduire ivre et vite, insulter les vieilles traditions, s'autodétruire. L'inexistence devient un must du vivre, le chic. Mais ce ne sont que détails par rapport à ce qui s'accomplit : on bazarde l'homme, la pensée, tout doit être expédié et projeté vers un autre monde esquissé au hasard, vrai fantasme rapidement, comme je le disais, favorisé par le commerce qui aime les choses assez simplifiées pour tenir dans un blister.

Étrange phénomène, qui précipite une transformation, laquelle s'en trouve rendue beaucoup plus difficile, voire compromise. L'inexistentialisme, plutôt que préparer une transfiguration, en bâcle les fondations et la sabote. En France c'est toute la littérature de livre, de théâtre et de cinéma qui mène la danse macabre de l'impossibilité de vivre,

l'appétit de mort, tout ce carnaval de ténèbres dont Goethe avait vu, dans sa terreur, émerger la nouveauté de son propre travail - le Faust, surtout, véritable resurgissement d'une ombre « médiévale » que l'Aufklärung aurait illuminée. Mais un Moyen âge atroce, obscur, ignorant était

En France, on s'est débarrassé des curés, il faudra se débarrasser des journalistes.

une triste illusion; car jamais temps ne fut plus lumineux, savant, éduqué, délicat que celui-ci, il faudra le reconnaître. Cela se voit à l'œil nu pourtant, dans l'art.

L'inexistential fait plus que jamais rage; il fait les beaux jours de « la vie » telle qu'elle est façonnée dans toute sa « fausseté » d'aujourd'hui. Psychologie, pharmacie, publicité... rien que du cataplasme, du cautère, de la prothèse, du palliatif, de l'assistance au secours d'un

# L'oeillère à la boutonnière

Publicité, condition de la vie de l'homme. Plus que l'air, l'eau, les aliments, c'est l'injonction comportementale qui le soutient. C'est son squelette, sa structure, son architecture vitale. C'est finalement tout le fonds de com-

monde sourd, aveugle, paralytique, replié sur ses incapacités et aux lendemains strictement techniques. Glorification et abolition des sens. Tout doit être amputé du perceptif. C'est ainsi que la technique entend couper les ponts entre le regard, le perçu, qui restent hésitants et jamais définitifs, et la structure « humaine » telle qu'elle est désormais fixée pour l'essentiel et

pouvons pas déplorer et tenter de contrarier sans tomber dans elle-même, « soi-même », étais-je projeté à écrire.

La pensée seule saura retrouver son origine et le chemin de la logique. Celle de Heidegger n'a choisi la mort, l'angoisse, qu'en tant qu'exemples pratiques, et faciles à recevoir pour leur ancienneté en tant que produit de la modernité dont il était en

pour l'éternité. « La vie », lieu commun de l'inexistence, devient le non-être total, sécurisé. En gros et en détail, pour parler comme tout parle maintenant, la vie doit être la mort (et en un sens tout autre de celui que le sens commun comprend, elle l'est, effectivement). Elle doit être l'existence des objets inanimés, paisible, disponible, recyclable. Tout le discours et les épisodes véridiques de l'évolution devaient conduire à cette situation que nous ne

train de s'extraire par l'analyse qui le conduisait à utiliser des modèles courants. Il a regretté sans doute ces aspects de L'Être et le temps, en un certain sens. Mais qu'aurait-il pu faire? Ces thèmes propres aux modernes, tels que La Rochefoucault les illustre avec trop de brio, c'était là le seul domaine de travail pour déconstruire et retrouver les fondements de la métaphysique qui nous abandonne à « nous-mêmes ».

Ici comme souvent, nous ne

pouvons conclure que dans les mêmes termes : un fossé s'est créé entre la compréhension vulgaire et celle qui ne l'est pas, qui ne se comblera plus. La RevFra a, un temps, fait croire que tous parviendraient à un niveau de savoir supérieur, ou du moins que le niveau général s'en élèverait; c'est un échec qui a tout rabaissé, au contraire. Ou en tout cas ce fut une période qui a dû avoir son utilité, mais qui s'achève.

Il faut se contenter de comprendre que le peuple ne peut que rester ignorant des choses qui ne le concernent pas, faute de voir celles-ci détruites irrémédiablement, comme celui-là. Mais ce n'est ni une façon de le mépriser, ni de le considérer comme la dernière chose à considérer. C'est plutôt à l'heure actuelle qu'il est méprisable et peu considérable, quand il se trouve impliqué dans ce qui ne le regarde en rien, et qui ne l'intéresse pas. Ce qui importe est que certains prennent soin de son bonheur et de sa destinée, sans qu'il ait à le savoir directement, mais à sentir qu'il est aimé et qu'une con-

(suite page quatre)

merce humain qui circule en elle et se communique. Tout créateur doit savoir lui opposer forte résistance et faire usage d'elle. Émettre, commettre même, ne pas se démettre devant elle. Les oeillères ont disparu des

chevaux avec le trait. Les voilâ de retour en vogue en tant qu'imposition du regard sur les commandements de plus en plus captateurs, mais aussi, à l'inverse, en tant que détour du regard du chemin de

l'ordre et retrait volontaire sur le chemin de soi. Protection ou obligation, l'oeillère est un mode d'orientation du voir très singulier d'aujourd'hui, avec sa formule fonctionnant dans les deux sens.

(suite de la page trois) Mais il faut trouver un modèle de fiancée réciproque existe, et non pas inexiste, entre ses maîtres et lui. Qui voudrait réellement nuire au peuple, puisque ce mot signifie « tous ? » Ce serait se nuire à soi-même, comme la situation actuelle le démontre.

Mais il faut trouver un modèle de hiérarchie sans précédent désormais. Il suffit de savoir où travailler et tout ira bien, nous ne cessons de le répéter. Confiance. Chaleur amicale, intimité de tous avec tous. Dans toute la diversité de nos différences nous

sommes un.

La plèbe qui capote aujourd'hui est une entité qui se vide et disparaît, non pas des êtres effectifs. Ainsi l'entendions-nous dans nos pamphlets « L'hydre », simples images elles-aussi encore hantées par les terreurs de

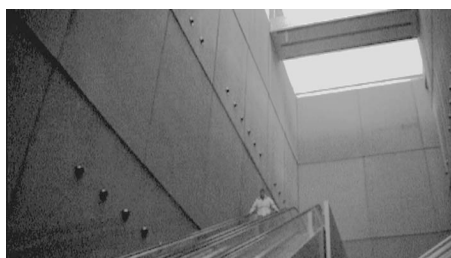
# Jamais eu de public

Avec le public ont disparu théâtre et cinéma, spectacles. On nous trouvera risibles de ne pas savoir que chaque soir écrans et scènes se peuplent de fantômes toujours émergents; mais pour nous, que de ternes imitations, de vagues reflets pour les ombres absentes du public qui n'est plus, qui ne sera plus. La chose publique a vécu. Elle n'était pas éternelle. Il y a toujours des gens qui vont ici ou là, ce qui maintient l'illusion du public. Mais c'est justement cette illusion, cette persistance fossile, pendant qu'au même moment les derniers lieux publics encore vivaces ne sont plus que les supermarchés, qui nous fait éprouver le plus ru-

dement le véritable effacement du public, qui existe principalement dans sa dissimulation prudente et assidue, agressive; nous-mêmes mesurons à quel point cette mesure de sûreté est si nécessaire.

Cependant, le public n'existe effectivement plus; c'est à se demander s'il exista jamais, comme toutes les choses évanouies devenues introuvables.

Ces propos ne sont pas pessimistes, nostalgiques ou négatifs.



Le « jamais » du public voile un autre oeil, né d'un autre point de vue, oeil que les éclats du faux oeil avaient éclipsé jusque-là et qui maintenant s'entrapergoit. Cet oeil né d'un ou deux siècles vient à maturité sous la taie qui va tomber comme une peau morte et délivrer une lumière inédite, sans comparaison avec ce qui a fait semblant d'être (le public).

# L'avion de la BnF

Un potache sans doute a lancé, dans la fosse aux escalators de l'entrée ouest de la BnF, un avion en papier, lequel s'est planté dans la treille serrée de la paroi en grillage. Soudain, d'une simple blague d'adolescent débile un monde croule, exhibant ses entrailles artificielles. L'architecture du bâtiment s'effondre sous le poids

de sa vanité et de son affectation ridicule. Comme les paires de chaussures suspendues par leurs lacets aux câbles électriques qui festonnent l'horizon des rues soulignent le malheur de ces tristes connexions. L'avion comme les chaussures, inaccessibles, restent longtemps, témoignant sèchement de la misère et du

sarcasme méchant et stupide qui l'accompagne et s'y accorde en se suicidant, parole d'adolescent.

**LE GEOURNAL**

PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE

le geournal est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

GRATUIT FRANCE 2016 - VI



9 782372 210942